

18 0. père et qu'elle décrit comme « une petite maison en bois avec, pour jardin, le parc du château ». Autour de ce parc, il n'y a pas de mur. « Quand on cultive des fleurs, on cultive le paysage... » Au début, elle faisait le ménage, la vaisselle et des permanences où, dit-elle, elle s'occupait des « fous ». Dans sa bouche, ça n'a pas l'air d'un gros mot. Plutôt d'un mot tendre. Elle sait que les malades n'y voient aucune malveillance. On comprend pourquoi en lisant son premier livre, *Dieu gît dans les détails* (POL, 1993). Dieu et non le Diable, car « il y a au-dessus de La Borde un ciel de gentillesse, une nébuleuse discrète (...) qui autorise à vivre, dans le détail, de pauvres vies tordues. On peut l'appeler

qui tourne à la trahison, le boudin noir qui, sous l'Occupation, signifie le mensonge et la couardise, le non-dit « encrypté dans la chair », la judaïté escamotée, le désastre de la mort d'une mère quand « il n'y a plus de voix à la maison »... Ce sont des touches infimes qui veulent tout dire. Des images auxquelles on se demande pourquoi on n'y a jamais pensé soi-même et qu'on voudrait noter. Tous ses livres fonctionnent ainsi. Avec ce charme-là. Depuis *Dieu gît dans les détails*, jusqu'à – admirez l'art des titres... –, *Est-ce qu'on meurt de ça ?* (1996), *Là où le soleil se tait* (1998), *Qu'est-ce qu'on garde ?* (2000) ou ce dernier, *Les morts ne savent rien* (1).

notre coin, nous admettons (...) des titres farouches », écrit Marie Depussé. Jusqu'à ce qu'elle, la sœur aînée, décide d'aller vers les trois autres pour les faire parler, les « confesser » et retrouver « la parole perdue de la mère ».

C'est ce « voyage » que raconte *Les morts ne savent rien*. Marie Depussé est partie d'une boule opaque, d'un « nœud » – « vous savez, ce nœud dont parle Faulkner, dans sa préface au *Bruit et la fureur* » – et elle a décidé de s'y attaquer en cernant la perte « de plusieurs côtés », avec une grande liberté, en « laissant le champ libre à tout ce qui pouvait venir »... Au fil du récit, la mélancolie laisse place à la joie d'accueillir et de faire sienne, le temps d'un livre, la parole de l'autre. L'écriture enveloppe la peine.

en étant un semencier. Elle a recueilli cette parole qu'elle a « sertie » dans un roman. L'un de ses frères s'est moqué d'elle : « C'est bien ton truc, on rêve, on parle, on pleure, c'est efficace, une sorte d'analyse au mortier et à la pelleuse. »

L'analyse, elle en a fait l'économie. Mais la pelleuse l'a fait sourire. Tout le livre lui a fait l'effet d'un chantier. Un chantier qui l'habitait jour et nuit et qui la débordait. Des flots de mémoire involontaire, de scènes, d'impressions : « C'était très lourd, je soulevais des machines. Il me semblait que je ne dépasserais jamais les fondations. » Mais la catharsis a fonctionné : « Plus le livre avançait, plus je dérivais vers la passion d'entendre mes frères et sœurs... C'est étrange les relations dans une fratrie. On sait s'aimer, on

Marie Depussé. C'est vraiment un récit à quatre voix. » Un texte libre et libérateur.

« J'écris comme d'autres jardinent, remarque Marie Depussé. Ce n'est pas douloureux. C'est comme chez Proust, lorsque la grand-mère de Swann se promène dans le jardin, arrache une mauvaise herbe, coupe une fleur fanée... » Elle dit cela simplement. Il y a du rire dans sa voix. Vivante, Marie Depussé ? Subrepticement, oui, la vie est là, devant soi.

Ça fait un bien fou. ■

FLORENCE NOVILLE

(1) Tous chez POL. Marie Depussé a aussi publié chez Calmann-Lévy *A quelle heure passe le train...* Conversation avec Jean Oury (2003).

Le Monde (des Livres) May 26th 2006

Laveggi, Erdogan, deux femmes pour un éloge de la brièveté

Lucile Laveggi a toujours eu l'art de la concision. Non pour être allusive, mais au contraire pour affirmer avec netteté, sans détours, ce qu'on répugne souvent à dire, voire à s'avouer à soi-même.

Des trois romans qu'elle a publiés depuis 1992 (1), le premier, *La Spectatrice*, est le plus long (142 pages), chronique pertinente et acide d'une génération qui a prôné la révolution avant de s'abîmer dans l'embourgeoisement. *Une rose en hiver* (1996, 88 pages) est, à travers les derniers jours d'une mère, une réflexion sur la mort dans la société contemporaine, et la manière de l'évacuer, par peur – anonymat de l'hôpital, disparition rapide. Quant à *Damien* (2000, 94 pages), c'est une brève et émouvante évocation du cinéaste Jean Eustache, qui s'est suicidé en 1981.

Avec *Le Sourire de Stravinsky*, c'est la figure d'un père qui est au centre du récit. Une femme veut écrire un livre sur Igor Stravinsky, mais elle doit veiller sur son vieux père. « Il ne sort de sa carapace que pour émettre des signes d'humeur négative » et, bien entendu, ne s'enquiert pas du travail de sa fille sur le musicien. Lorsqu'elle lui a fait

petite moue ravageante, et il s'est mis à siffloter Elle avait une jambe de bois, la *chanson de music-hall que Stravinsky a insérée dans Petrouchka*.

La narratrice dit avec précision l'aliénation qu'est cet accompagnement, la tristesse, mais aussi la répulsion suscitée par ce père renonçant à tout, s'absentant du monde avant même de le quitter. Face à cette désagrégation surgit l'image de Stravinsky, octogénaire, se mettant « à son piano, deux heures, le matin, pour repousser la mort, qui l'effraie ».

D'un côté une existence contrariée : une passion pour le violon découragée par une mère revêche ; une carrière militaire interrompue à cause d'une épouse trop malade pour supporter le climat du Maroc, où le père était en garnison. Le violon, longtemps compagnon des mauvais jours, rangé au-dessus d'une armoire, et l'ennui du quotidien dans la vie civile.

D'un autre, un destin fait de combats et d'exils, d'échecs et de victoires, et dont le renoncement, jusqu'au dernier jour, est absent. Stravinsky et « son sourire de chat ». « C'est pour que j'y voie », souligne la narratrice, *entre les plis qui encadrent sa bouche, le souvenir de ses combats et la*

Dans le parallèle entre un visage qui s'efface – le père – et le fameux sourire de Stravinsky « mystérieux et grinçant » – « Si je pouvais dire tout ce que son sourire contient, mon livre serait déjà écrit » –, le livre commence à s'écrire. Puis le père meurt et Stravinsky semble prendre toute la place. Mais pourquoi Stravinsky, entre tant d'autres musiciens, par exemple Maurice Ravel, le préféré du père,

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

dont la fille découvre une photo en militaire, cachée dans un livre ? Ravel qui a écrit à Stravinsky en 1923 pour dire combien il a aimé *Noces*. Serait-ce à cause de cette *Histoire du soldat* (texte de Ramuz), où le son du violon est si strident, où Stravinsky conduit le soldat « vers sa chute (...), le pousse sans pitié dans la trappe du néant » ?

Et si elle avait choisi Stravinsky à cause de son père, qui n'a su être ni vraiment musicien, ni tout à fait soldat ? Du reste, ne se ressemblent-ils pas, physiquement ? A

suspens, mais tout le livre de Lucile Laveggi a donné la réponse.

La brièveté et la précision sont aussi les qualités d'Asli Erdogan. Elle est née en 1967 à Istanbul. Après des études de physique, elle est partie pour Rio « et depuis, précise son éditeur, elle voyage régulièrement à travers le monde ». Cette nomade écrit des poèmes et des romans. *Le Mandarin miraculeux* est son deuxième livre traduit en français, après *La ville dont la cape est rouge* (2).

A travers les déambulations nocturnes, dans Genève, d'une femme blessée, c'est toute une vie liée aux interdits et aux dangers qu'évoque Asli Erdogan. Sa narratrice est doublement blessée. L'homme qu'elle aimait l'a quittée, et peu de temps après, elle a été atteinte d'une curieuse maladie. Elle va perdre l'œil gauche, porte un affreux pansement et se souvient de cette phrase du *Mahâbhârata* : « L'amour a un œil de trop. »

« Genève est l'endroit rêvé pour se promener la nuit au hasard des rues. Avant tout, cette ville est sûre jusqu'à l'ennui. » Rien à voir avec les dangers qu'elle bravait, adolescente, dans son pays, quand elle voulait sortir seule, tard le soir. Pour échapper au destin des femmes turques, elle a choisi l'exil.

amour qui la sauverait de son étrange mal de vivre. Mais lui aussi l'a renvoyée à sa solitude, aggravée par sa blessure au visage, qui détourne presque tous les autres d'elle.

Alors elle marche et elle écrit, le soir généralement, dans des cafés. Elle s'est inventé un double de fiction, qu'elle appelle Michelle, et qui contrairement à elle ne prendrait pas « les choses trop à cœur » – selon le mot du médecin qui tente de soigner son œil.

« Quand Michelle est en marche, elle tient tête au monde entier. » « Comme Sergio, elle est infatigable dans sa quête d'amour et de bonheur. » Mais même les personnages de fiction meurent, en rappelant que, définitivement, « nous étions seuls dans ce voyage vers nous-mêmes ». ■

LE SOURIRE DE STRAVINSKY
de Lucile Laveggi.
Gallimard. « L'Infini ». 92 p., 9,50 €.

LE MANDARIN MIRACULEUX
(*Mucizevi Mandarin*)
d'Asli Erdogan.
Traduit du turc par Jean Descat.
Actes Sud, 112 p., 13,80 €.

(1) Tous chez Gallimard. « L'Infini »



Lundi 19 Juin 2006

Newsletter

Nos archives

Sélection PDF

Qui sommes-nous ?

Liens

RECHERCHE

Cette édition

- A la Une
- Actualités nationales
- Editorial
- Société
- Culture
- La Presse Littéraire**
- Sports
- Monde

Nécrologie
Carnet

On en parle
Clin d'oeil

Heures de prière
TV

Carnet Culturel
Allons au cinema
Ephéméride
Téléphones utiles

Trafic aérien
Cours des devises
Météo
Horaires des trains

A nos fidèles visiteurs

En raison de la restructuration de nos rubriques "offres d'emploi" et "Les petites annonces", la diffusion de ce service sur notre site lapresse.tn est momentanément suspendue

العزافة
على شبكة "الانترنات"

La Presse Littéraire

Le Mandarin miraculeux — Roman de Asli Erdogan

L'émotion et l'errance

Par **Cécile OUMHANI**

La nuit exacerbe les solitudes et les profondeurs de la ville n'offrent pas de rédemption. Une jeune femme marche dans Genève, sans pouvoir échapper à une blessure qui suscite répulsion et dégoût pour ceux qui la croisent, pas plus qu'elle ne peut se soustraire à la douleur qui l'accompagne.



Est-elle borgne parce que «l'amour a un œil de trop», comme le dit le Mahâbhârata, et qu'il n'est pas d'amour heureux ? Qui pourra regarder en face son œil blessé, défait du pansement qui le recouvre ? Seule avec son enfance en Turquie et l'abandon de Sergio, la narratrice recherche désespérément la nuit, prisonnière d'une vision où se déforme le prisme du monde extérieur lorsque la fatigue accable l'œil qui lui reste. Jeune femme assoiffée de tendresse, éprise de passion et d'intensité, elle ne peut dire ce qui est brisé en elle, encore moins le livrer au premier venu. Le mandarin miraculeux de la légende chinoise qui lui est chère ne perd-il pas son invulnérabilité dès qu'il reçoit des marques d'affection ? Elle est condamnée à errer dans les ruelles de la ville où rôde le danger et écrit à en perdre haleine dans les cafés de Genève. C'est là que se croisent l'Istanbul de sa mémoire et la Genève de son exil, la passion perdue avec Sergio et l'absence irréversible, parce qu'«essayer de faire revivre un amour ancien» est «absurde et sans espoir». La narratrice déambule dans un entre-deux peuplé de miroirs, celui des rives du Léman où elle retrouve celles du Bosphore. L'impétuosité des rivières appartient à la passion passée ou relève de l'illusion et les rues ne la mettent en présence que de prédateurs. De son passé turc, elle garde le regret d'une jeunesse confisquée par les interdits et la tristesse qu'elle considère comme le signe de reconnaissance des femmes du Moyen-Orient. Les adolescentes de Genève s'épanouissent «comme des fleurs» et sont de petites déesses. Elle a conservé des hommes de son pays le souvenir «d'inexplicables humiliations, de menteurs, de brutes, de bûchers où l'on brûle les sorcières.» Michelle, le personnage de la fiction qu'elle écrit à longueur de nuit dans les cafés, est belle à en perdre le souffle. Pourtant le double qu'elle s'est inventé ne rencontrera à Genève que désastre et



- **Opérer sur le continu — De Marouane Ben Miled** : Histoire des mathématiques : l'apport des Arabes
- **Bonnes feuilles** : Bagdad, pôle d'attraction de tous les talents
- **Les dés de chagrin — Recueil de poèmes de Robbert Fortin** : Une poésie pensive
- **Poètes azerbaïdjanais** : Khourchid-Banou Natavan : une vie brisée
- **Notre Librairie, revue des littératures du Sud, Histoire, vues littéraires, n°161 — Mars-mai 2006** : Un autre regard
- **Beaux-Arts magazine n° 261** : Douanier Rousseau : de Jarry à Apollinaire, tout le monde admire



destruction. La narratrice semble ainsi vouée à porter avec son œil malade le rêve d'une dualité à jamais blessée. Il se fait le sas d'une âme exilée sur terre, tandis qu'elle est un oiseau aux ailes rognées par la vie. On retrouve ici l'univers de la ville déjà cher à Asli Erdogan dans *La ville dont la cape est rouge* (Actes Sud, 2003), ainsi que le thème du double fictionnel présent aussi dans son roman précédent à travers Özgür et Ö, avec ce qui était une descente aux enfers marquée par le souvenir d'Orphée et d'Eurydice. Asli Erdogan est une des voix les plus prometteuses de la jeune littérature turque, récompensée l'année dernière en Turquie par un prix pour une prose poétique qui n'a pas encore été publiée en français. Orhan Pamuk a salué son extrême sensibilité et tout son talent. Le mandarin miraculeux compte en effet parmi ces textes qui sont une subtile écriture de l'émotion et de l'errance.

C.O.

Asli Erdogan, *Le Mandarin miraculeux*, traduit du turc par Jean Descat, 111 pages, Actes Sud, avril 2006, 13,80 euros.

laisse place à la parole de l'autre. L'écriture enveloppe la peine.

Diable, car « il y a au-dessus de la borne un ciel de gentillesse, une nébuleuse discrète (...) qui autorise à vivre, dans le détail, de pauvres vies tortuées. On peut l'appeler

petite moue ravagante, et il s'est mis à siffloter Elle avait une jambe de bois, la chanson de music-hall que Stravinsky a insérée dans Petrouchka ».

Laveggi, Erdogan, deux femmes pour un éloge de la brièveté

suspens, mais tout le livre de Lucile Laveggi a donné la réponse.

Dans le parallèle entre un visage qui s'efface - le père - et le fameux sourire de Stravinsky « mystérieux et grinçant » - « Si je pourrais dire tout ce que son sourire contient, mon livre serait déjà écrit » -, le livre commence à s'écrire.

La narratrice dit avec précision l'aliénation qu'est cet accompagnement, la tristesse, mais aussi la répulsion suscitée par ce père renouçant à tout, s'absentant du monde avant même de le quitter. Face à cette désagrégation surgit l'image de Stravinsky, octogénaire, se mettant « à son piano, deux heures, le matin, pour repousser la mort, qui l'effraie ».

D'un côté une existence contrariée : une passion pour le violon découragée par une mère revêche ; une carrière militaire interrompue à cause d'une épouse trop malade pour supporter le climat du Maroc, où le père était en garnison. Le violon, longtemps compagnon des mauvais jours, rangé au-dessus d'une armoire, et l'ennui du quotidien dans la vie civile.

A travers les déambulations nocturnes, dans Genève, d'une femme blessée, c'est toute une vie liée aux interdits et aux dangers qu'évoque Asli Erdogan. Sa narratrice est doublement blessée. L'homme qu'elle aimait l'a quittée, et peu de temps après, elle a été atteinte d'une curieuse maladie. Elle va perdre l'œil gauche, porte un affreux pansement et se souvient de cette phrase du Mahabharata :

« L'amour a un œil de trop. »

D'un autre, un destin fait de combats et d'exils, d'échecs et de victoires, et dont le renoncement, jusqu'au dernier jour, est absent. Stravinsky et « son sourire de chat ».

« C'est pour que j'y voie, souligne la narratrice, entre les plus qui encadrent sa bouche, le souvenir de ses combats et la splendeur de sa musique. »

« Quand Michelle est en marche, elle tient tête au monde entier. » « Comme Sergio, elle est infatigable dans sa quête d'amour et de bonheur. » Mais même les personnages de fiction meurent, en rappelant que, définitivement, « nous étions seuls dans ce voyage vers nous-mêmes ». ■

« Genève est l'endroit rêvé pour se promener la nuit au hasard des rues. Avant tout, cette ville est sûre jusqu'à l'ennui. » Rien à voir avec les dangers qu'elle bravait, adolescente, dans son pays, quand elle voulait sortir seule, tard le soir. Pour échapper au destin des femmes turques, elle a choisi l'exil. Avec Sergio, elle a cru trouver un

« C'est pour que j'y voie, souligne la narratrice, entre les plus qui encadrent sa bouche, le souvenir de ses combats et la splendeur de sa musique. »

part de son projet, « il a fait la moue, sa

romans. Le Mandarin miraculeux est son deuxième livre traduit en français, après La ville dont la cape est rouge (2).

« L'amour a un œil de trop. »

« C'est pour que j'y voie, souligne la narratrice, entre les plus qui encadrent sa bouche, le souvenir de ses combats et la splendeur de sa musique. »

part de son projet, « il a fait la moue, sa

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

Le SOURIRE DE STRAVINSKY de Lucile Laveggi. Gallimard, « L'Infini », 92 p., 9,50 €.

Le MANDARIN MIRACULEUX (Mucizevi Mandarin) d'Asli Erdogan. Traduit du turc par Jean Descat. Actes Sud, 112 p., 13,80 €.

(1) Tous chez Gallimard, « L'Infini ».

(2) Actes Sud, 2003.

le monde des livres. / Jeudi vend. 3 Juin 2006



Quotidien National ☎ : 01 49 53 65 65
T.M. : 173 548 L.M. : 743 000

Les Echos

MARDI 18 AVRIL 2006

ROMAN TURC

Du Bosphore au Léman

**LE MANDARIN
MIRACULEUX**

d'Asli Erdogan,
traduction de Jean Descat

Editions Actes Sud, 111 pages,
13,80 euros

Genève, la nuit. La mélancolie insidieuse d'une ville internationale, calme et ordonnée, qui concentre ses angoisses dans ses rares rues interlopes. L'héroïne d'Asli Erdogan arpente la cité suisse, à la lumière artificielle des réverbères et des néons. Elle hante cette ville étrangère, elle, la jeune émigrée turque, ressassant ses souffrances et ses manques. Perte d'un amant parti, Sergio ; perte d'un œil, symbole de son déséquilibre existentiel. Spectre borgne, solitaire, inquié-

tant, elle se raccroche à la seule main secourable d'une jeune fille, Michelle, croisée-inventée un soir – image de la beauté conquérante, de l'insouciance et de la liberté.

Promesse d'espoir

« Le Mandarin miraculeux » est un roman triste et dur. Parce que derrière le mal-être de l'héroïne se cache une double réalité. La condition des immigrés : « *Coincés entre un passé douloureux et un avenir effrayant, ils sont incapables d'appréhender le moment présent.* » Et la frustration d'une femme, élevée dans un pays d'hommes – mée, cloîtrée, battue. L'étrangère ne parvient pas à s'inventer une nouvelle identité, à oublier son adolescence volée, à être une femme libre dans un monde libre.

La force du « Mandarin miraculeux », c'est que l'auteur ne s'abandonne pas à la résignation : sa désespérance est colère et donc promesse d'espoir, son mal d'amour est passion. Peut-on laisser une porte ouverte à l'amour quand il ravive vos blessures et menace de vous anéantir, à l'instar du mandarin de la légende chinoise ? Dans un style très pur, Asli Erdogan déroule cette errance tragique digne d'une fable antique. Au bout de la ville, au bout de l'errance, il y a la dissipation de tous les faux semblants et de toutes les chimères. Ce n'est pas chez son double éphémère, Michelle, ou dans le culte de son amour envolé, mais en elle, que l'émigrée trouvera la force de ne pas « *prendre les choses trop à cœur* », de vivre tout simplement.



1 330603 461854



50

Presse Régionale
T.M. : 29 483

☎ : 02 33 97 16 16
L.M. : 106 000

DIMANCHE 14 MAI 2006

LA PRESSE
DE LA MANCHE

Le mandarin miraculeux

Asli Erdogan

Une jeune étrangère marche dans l'obscurité. Sur les rives du lac Léman, elle se met en danger, dans les ruelles escarpées de Genève, les endroits malfamés... Depuis le départ de son amant, elle écrit le soir dans les cafés. Dans ces lieux trop éclairés, enfumés, parfois accueillants, elle fait le constat d'une jeunesse gaspillée, s'invente un double fictionnel, une femme belle et capable d'aimer. Puis elle repart dans l'ombre.

Actes Sud



Genève comme un théâtre

» LIRE Le mandarin miraculeux

Asli Erdogan
Traduit du turc
par J. Descat.
Actes Sud, 110 pp.

L'écrivain turque Asli Erdogan, née en 1967, dépeint Genève, une «ville sûre jusqu'à l'ennui», et en explore «les bas-fonds». Sa narratrice se plaint d'une jeunesse gaspillée à Istanbul, qu'elle a fui pour vivre librement.

Affublée d'une tare (elle est borgne), «mal fagotée, toute décoiffée», elle erre dans les rues, se souvient de son amant Sergio, s' imagine un double, Michelle, femme belle et désirée. Elle essaie de décrire sa solitude de l'intérieur, réduite à n'être qu'un regard sur une ville qui a des allures de décor



de théâtre laissé vide après la représentation. Elle cherche le contact, mais vit «l'altruisme comme une agression»; murée dans sa souffrance, elle refuse d'aborder de front les tortures qu'on lui a infligées. Le livre se base sur la dichotomie, creuse l'écart entre l'ici et l'ailleurs, la solitude et la fusion, la richesse de façade et

l'abandon des laissés pour compte. Si le récit est elliptique dans les faits racontés, la narratrice aime appuyer les descriptions psychologiques. Malgré quelques clichés et une pose parfois emprunte de misérabilisme, ce livre séduit en donnant la voix d'un être en marge, d'une femme qui refuse de jouer le rôle qu'on lui a attribué et décide d'écrire à tous prix.

JULIEN BURRI

Turquie

DEUX ROMANS QUI, CHACUN À SA MANIÈRE, TRAITENT DU RAPPORT DE LA TURQUIE À L'OCCIDENT ET À LA MODERNITÉ. ET DE LA PLACE DES FEMMES AUJOURD'HUI.

PAR MAZARINE PINGEOT



► **PLUIE D'ÉTÉ**

AHMET HAMDI TANPINAR

traduit du turc
par Halûn Bayrı.

Actes Sud - 112 p. - 12,90 €

ISTANBUL, 1942. Sabri est resté seul pour écrire le livre qu'il ne parvient pas à mener à terme, tandis que sa femme a emmené ses deux enfants chez son père. C'est une

nuit d'été. Il pleut à verse. Au fond du jardin apparaît une femme, trempée, qu'il invite à se réchauffer chez lui. Dans l'armoire de son épouse, elle choisit la plus belle robe, pendant que ses vêtements sèchent. Ses propos sont aussi décousus qu'étranges, mais non dénués d'un charme qui met peu à peu à mal les certitudes du mari fidèle. Cette femme semble connaître les lieux, du moins entretient-elle un lien invisible et tacite qui laisse à distance l'hôte de la maison. Intrigué, il lui propose de la revoir, le remords et le désir se mêlant déjà... Sabri a pris l'habitude de converser avec deux imaginaires acolytes, Karagueuz

et Khadjivad, les principaux personnages du théâtre d'ombres traditionnel turc. Dialogue silencieux permanent entre les diverses parties de sa conscience. Et celles-ci ne le laissent pas tranquille depuis que cette apparition, mi-fantôme, mi-femme fatale est entrée dans sa vie.

Elle réapparaît au bout de quelques jours, pour lui consacrer une journée entière, laissant apparaître l'un après l'autre ses divers visages, petite fille, personnage de tragédie, folle peut-être. Sabri, que rien ne prédispose aux écarts de conduite, aimant sa femme, responsable auprès de ses enfants, se laisse pourtant séduire, dérouter, inquiéter

dans ses certitudes. Au fur et à mesure que le jour baisse, la peur s'empare de la femme. Et les souvenirs resurgissent... La rencontre, d'un homme et d'une femme, d'un passé et d'un présent, cet instant de la coïncidence, est dans ce roman fugace et fulgurante, esquissée et profonde, semant le trouble chez des personnages qui par elle se révèlent, en restant semblables à eux-mêmes. Ce petit roman qui pourrait être une nouvelle, mêle à la réminiscence d'un passé flamboyant, un tableau plus moderne d'une Turquie occidentalisée. Ahmet Hamdi Tanpinar, l'un des grands auteurs turcs, l'a écrit en 1956, sept ans avant sa mort. ●



► **LE MANDARIN MIRACULEUX**

ASLI ERDOGAN

traduit du turc par Jean Descat.

Actes Sud - 112 p. - 13,80 €

UNE jeune femme erre dans les rues de Genève, la nuit. Il lui manque un œil. Elle est turque, mais surtout apatride. Après avoir fui

les interdits et violences dont fut faite sa jeunesse, elle découvre la solitude de l'immigrée, de la femme orientale et mutilée, de l'amante éconduite. Son amant, Sergio, avec qui la ville était devenue un asile, l'a abandonnée. Elle n'a rien fait pour le retenir, par fierté, par peur aussi de s'abandonner, de donner et de perdre. Sans doute a-t-elle vécu là-bas une expérience qui lui a rendu l'amour dangereux. Aussi a-t-elle vainement cultivé l'insensibilité, à tel point que le bonheur menacerait sa tranquillité « *la tendresse, dit-elle, brise parfois ceux qui en ont le plus besoin* ». Mais, attachée à l'indépen-

dance conquise durant ses jeunes années par le refus des règles imposées aux femmes de son pays, elle a cette lucidité : « *Je suis incapable de dessiner la frontière qui sépare le désir de protéger de celui de régner* ». Elle se méfie des hommes.

Et promène sa douleur et ses désillusions dans les rues mal famées de la propre Genève. Ce quartier d'immigrés où la vie et la misère la renvoient à ses propres échecs. Le souvenir du Bosphore s'invite souvent dans ses escapades nocturnes. Elle n'est plus que nostalgie, un œil perdu comme une patrie, un œil ouvert sur l'obscurité. « *L'amour a un*

œil de trop », dit-elle. Régulièrement, elle s'arrête dans les cafés pour écrire et s'invente un double en tout différent, inspiré d'une superbe et étrange femme croisée dans un restaurant. Mais même ce double fictif sera rattrapé par la réalité, toujours brutale. La jeune Turque a fait de sa peur un mode de vie, faisant peur à son tour, à ceux que la différence menace, exhibant son œil bandé pour fortifier sa solitude.

Asli Erdogan, dans ce récit poétique, où la mélancolie joue le rôle du tragique, dépeint en impressionniste la détresse de l'immigré, étranger à lui-même où qu'il soit. ●



Mensuel
T.M. : 50 000

☎ : 01 48 03 00 88
L.M. : 100 000

TOC

JUIN 2006



ROMAN

LE MANDARIN MIRACULEUX

À la découverte d'une œuvre de jeunesse majeure.

Le titre de ce roman tire son origine d'un vieux conte chinois : un homme invulnérable dont les blessures se révèlent et lui sont fatales sous des gestes de tendresse. « Peu après avoir fait l'amour avec Sergio, je lui racontai cette vieille légende [...]. Mon récit ne l'enchantait guère, pourtant c'est une de mes histoires préférées ».

Le ton est donné. La parabole n'est pas anecdotique : Asli Erdogan s'est construite dans l'adversité. Elle parle sans forfanterie ni préciosité, au plus près de la blessure, de la tendresse qui brise, qui fragilise les protections. Son propos sur l'amour ne ressemble en rien à la mièvrerie de cette « chick lit » qui se trouve ennoblée à coup d'édits et de chiffres de vente (rien de moins pourtant qu'une harlequinade glamourisée au goût du jour). Il est question ici de solitude, de vulnérabilité, de désespérance. Pour cette écrivaine, l'une des voix contemporaines turques les plus prometteuses, la femme n'est pas une coquette désirable et désirable.

*Asli Erdogan
parle sans
forfanterie
ni préciosité,
au plus
près de la
blessure*

Son héroïne, narratrice sans nom, au visage borgne, est une fille sensible, une enfant terrible qui erre pendant les nuits dans les rues de Genève. Elle promène son unique œil dans l'obscurité de la nuit. Elle va de café en café, de ruelles sordides en ruelles sombres, repassant les derniers mois de son existence, sa relation

avec Sergio, qu'elle n'a su vivre, par méfiance, par ignorance. Double perte, quasi simultanée, de l'ami et de sa vision. Elle plonge dans l'errance et remonte comme en des vapeurs de folie, l'amputation, l'exil, depuis le vide au creux de l'orbite. Les pourtours se dessinent : la joie et le plaisir innocent définitivement assassinés par

une adolescence turque de violence et de soumission, malgré sa résistance : « Je m'étais gardée d'apprendre comme il convient à avoir peur du sexe et de la nuit » ; son statut d'émigrée turque à Genève, cette autre distance entre soi et le monde ; la folie également, qu'elle caresse sans orgueil. La sienne, nous dit-elle, n'est ni aristocratique,

ni refuge : « Je ne suis pas de ces fous de la dernière heure, qui, dans ce vieux monde fécond et compliqué, ne pouvant supporter de voir leur rêve brisé, cherchent un refuge durable dans les tourments de la folie ». Ce roman est aussi l'un des plus beaux textes sur l'économie de la relation amoureuse du point de vue féminin. Ce rapport de force qui peut se nouer, tragique, entre les deux sexes, où s'opposent sans se rencontrer orgueil de la conquête et orgueil de l'abandon : « Il n'y a que nous, les femmes, pour savoir nous donner ainsi. Si cela est une défaite, alors votre victoire est une bien pauvre victoire ». Asli Erdogan n'a que 23 ans à l'écriture de ce recueil, et elle y fait montre déjà d'une clairvoyance âpre, qui bouleverse. Elle compte aujourd'hui à son actif plusieurs romans et nouvelles. *Le Mandarin miraculeux* est une œuvre de jeunesse, qu'Actes-Sud traduit aujourd'hui, qui n'a rien du texte des années de formation. On y trouve déjà l'incandescence, la force des visions, une voix de tragédienne sans grandiloquence qui fait tout le sortilège de cette prose. ■

Nadia Tiourtite

Le Mandarin miraculeux, d'Asli Erdogan, Actes-Sud.



Bimestriel
T.M. : 8 000

☎ : 04 67 92 29 33
L.M. : 35 000

LE MATRICULE
DES ANGES

MAI 2006

Mauvais œil

La narratrice, une jeune femme turque, erre dans Genève une fois la nuit tombée. Depuis le départ de Sergjo, son amant, elle a perdu l'œil gauche. Désormais objet de peur et de répulsion, elle se réfugie dans la solitude et une ironie teintée de cynisme ; la voilà racontant l'intérêt que lui manifeste un jeune Français croisé dans un café : *« Il devait se figurer que j'étais une femme écrivain du Tiers Monde qui avait perdu un œil en combattant pour la démocratie. »* En réalité toute sa personnalité est habitée par la douleur, et semble prête à se briser à la moindre manifestation de tendresse. Ce roman étrange peut se lire à différents niveaux ; on peut l'interpréter comme le récit, à l'humour glacial, d'une expérience de l'amoindrissement physique et de la marginalité qu'il entraîne. Une femme à la beauté altérée ne vaut plus grand-chose sur le marché de l'amour, et n'a plus rien à attendre, tel est le constat que fait la narratrice. Et la description du regard des autres - *« un seul œil est pour eux une chose plus insupportable que la mort... mon œil perdu occupe la place de ce qu'ils ont perdu ou devront perdre. Ils en font un abîme »* - dit crûment l'effroi devant toute anomalie physique. Mais le récit possède une dimension plus symbolique, presque psychanalytique : l'œil perdu figure la conscience, et peut-être aussi, dans sa suppuration, les non-dits et les névroses. Cependant, l'écriture de Asli Erdogan, presque sèche, tient à distance tout pathos, comme la narratrice lorsqu'elle s'adresse à son amant : *« ne compte pas sur moi pour me complaire basement à (...) distribuer gratis souffrances, cauchemars et tragédies. »* Ce sont précisément cette souffrance non élucidée du personnage, son passé mystérieux, et sa solitude dans une Genève étrangère, qui donnent à ce court texte une beauté sombre, emplissant le lecteur de malaise et de compassion.

Delphine Descaves

LE MANDARIN MIRACULEUX D'ASLI ERDOGAN - Traduit du turc par Jean Descat, Actes Sud, 111 p., 13,80 €



Mensuel
T.M. : 335 432

☎ : 01 46 48 48 48
L.M. : 876 000

BIBA

JUIN 2006

bibascope livres

qu'est-ce que je peux lire ?

Errance de femme, folies de psys, chronique de couple...

Pour frémir

Le Mandarin miraculeux, Asli Erdogan, Actes Sud, 13,80 €. ★★★ Elle est belle, elle est borgne. Chaque nuit, elle déambule dans les rues de Genève pour y retrouver des souvenirs amoureux déjà froids. Elle a aimé des hommes, un surtout, qui est parti sans qu'elle le retienne. Turque, elle s'est forgé un tempérament trempé dans l'acide des larmes. Ce roman nostalgique déploie l'itinéraire dangereux d'une jeune fille blessée qui trace sa route, désolée et pourtant lumineuse. Un portrait magnétique.

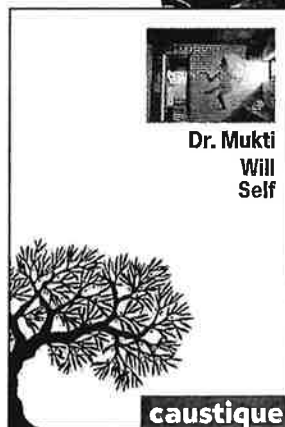
Pour rire

Dr. Mukti, Will Self, L'Olivier, 18 €. ★★★ Quand deux psychiatres britanniques – l'un indien, jaloux et laborieux, l'autre juif, doué et célèbre – s'envoient des clients tordus, la tragédie pointe à l'horizon.

Dans cet échange de malades qui bascule dans le harcèlement, la folie n'est pas dans le camp de celui qu'on croit. Ce roman drôle, mais acide, met patients et médecins dans le même sac de nœuds.

Pour compatir

La Vérité et ses conséquences, Alison Lurie, Rivages, 20 €. ★★★ Brillant professeur d'université, Alan souffre d'une grave maladie. Quinze mois de soins et d'attentions ont épuisé sa femme, Jane, qui finit par céder à l'animosité tout en conservant une admirable attitude de garde-malade. Alors, lorsqu'un autre couple débarque à la fac, tout est prêt pour qu'un quatuor cocasse se mette en place. Aléas des sentiments, coups de poker du hasard, l'amour ne résiste pas toujours aux variations de la vie quotidienne. R. Bo.



★ pas mal ★★★ bien ★★★ génial



1 150601 850319

Bimensuel
T.M. : 100 000

☎ : 01 56 21 20 00
L.M. : 660 000

VIRGIN

DU 26 AVRIL AU 11 MAI 2006

MIGRATION

Le Mandarin miraculeux

Les coups que vous a donnés la vie et que l'on a oubliés, les blessures dont même les cicatrices se sont effacées, ils se réveillent tous un jour... Asli Erdogan, jeune romancière turque, dans un récit court, vif, où l'ellipse se fait souvent poésie, montre combien dans la fuite, l'émigration, en l'occurrence ici à Genève, on ne guérit jamais. Les interdits sont en soi, la peur aussi, amour compris. F.G.

● Asli Erdogan, Actes Sud, déjà en rayons.





1 080505 528239



35-56-22

Presse Régionale

T.M. : 900 000

BRETAGNE

mardi 19 avril 2005

☎ : 02 99 32 60 00

L.M. : 2 844 000

ouest
france **5-8 mai 2005****SAINT-MALO**

Etonnants Voyageurs

Festival international du livre et du film – 15^e anniversaire**Ouvrons les portes du monde**

Depuis seize ans, les Etonnants Voyageurs de Saint-Malo écumant les mers et les océans de la littérature du monde. La Ville de Saint-Malo, en armateur moderne, leur procure navires, vivres et ravitaillement. Et sur les quais, depuis le premier jour de 1990, toujours cette même quête, ce même parfum d'ailleurs, d'imaginaire, de merveilleux. Le champ de nos explorations et de nos découvertes s'élargira encore cette année, et de façon spectaculaire : une journée de plus pour le Festival, grâce à l'As-

ension... de nouveaux espaces pour la jeunesse... et un festival dans le festival : celui du Documentaire. Avec beaucoup de nouveautés et de surprises au Palais du Grand Large qui s'adapte, année après année, à ce déferlement.

Cette année, le Brésil revient à nous. Citoyens d'honneur de l'État du Maranhao, nous accueillons avec une allégresse particulière les écrivains du Brésil en cette année où nous célébrons leur pays en France. Nous sommes aussi dans l'impatience de

recevoir ici, sur les traces de Chateaubriand, ceux des jeunes écrivains du monde qui seront apparus à leurs anciens comme les grands de demain. Voici une mondialisation qui nous convient et un témoignage nouveau du rayonnement international de notre Festival.

Décidément, les Etonnants Voyageurs de Saint-Malo sont plus qu'un événement littéraire, ils font l'événement...

René COUANAU
Député-maire de Saint-Malo



1 620603 687072

Quotidien
T.M. : 88 000☎ : 01 43 71 73 21
L.M. : 245 000

SUISSE

LUNDI 12 JUN 2006

24heures24 Heures La Côte
24 Heures Lausanne et région
24 Heures Nord Vaudois
24 Heures Riviera Chablais

Genève comme un théâtre

» LIRE Le mandarin miraculeux

Asli Erdogan
Traduit du turc
par J. Descat.
Actes Sud, 110 pp.

L'écrivain turque Asli Erdogan, née en 1967, dépeint Genève, une «ville sûre jusqu'à l'ennui», et en explore «les bas-fonds». Sa narratrice se plaint d'une jeunesse gaspillée à Istanbul, qu'elle a fui pour vivre librement.

Affublée d'une tare (elle est borgne), «mal fagotée, toute décoiffée», elle erre dans les rues, se souvient de son amant Sergio, s' imagine un double, Michelle, femme belle et désirée. Elle essaie de décrire sa solitude de l'intérieur, réduite à n'être qu'un regard sur une ville qui a des allures de décor



de théâtre laissé vide après la représentation. Elle cherche le contact, mais vit «l'altérisme comme une agression»; murée dans sa souffrance, elle refuse d'aborder de front les tortures qu'on lui a infligées. Le livre se base sur la dichotomie, creuse l'écart entre l'ici et l'ailleurs, la solitude et la fusion, la richesse de façade et

l'abandon des laissés pour compte. Si le récit est elliptique dans les faits racontés, la narratrice aime appuyer les descriptions psychologiques. Malgré quelques clichés et une pose parfois emprunte de misérabilisme, ce livre séduit en donnant la voix d'un être en marge, d'une femme qui refuse de jouer le rôle qu'on lui a attribué et décide d'écrire à tous prix.

JULIEN BURRI

RECHERCHE

Cette édition

- A la Une
- Actualités nationales
- Editorial
- Société
- Culture
- La Presse Littéraire**
- Sports
- Monde

- Nécrologie
- Carnet

- On en parle
- Clin d'oeil

- Heures de prière
- TV
- Carnet Culturel
- Allons au cinema
- Ephéméride
- Téléphones utiles

- Trafic aérien
- Cours des devises
- Météo
- Horaires des trains

A nos fidèles visiteurs

En raison de la restructuration de nos rubriques "offres d'emploi" et "Les petites annonces", la diffusion de ce service sur notre site lapresse.tn est momentanément suspendue

العزّابة
على شبكة الانترنت

La Presse Littéraire

Le Mandarin miraculeux — Roman de Asli Erdogan

L'émotion et l'errance

Par **Cécile OUMHANI**

La nuit exacerbe les solitudes et les profondeurs de la ville n'offrent pas de rédemption. Une jeune femme marche dans Genève, sans pouvoir échapper à une blessure qui suscite répulsion et dégoût pour ceux qui la croisent, pas plus qu'elle ne peut se soustraire à la douleur qui l'accompagne.



Est-elle borgne parce que «l'amour a un œil de trop», comme le dit le Mahâbhârata, et qu'il n'est pas d'amour heureux ? Qui pourra regarder en face son œil blessé, défait du pansement qui le recouvre ? Seule avec son enfance en Turquie et l'abandon de Sergio, la narratrice recherche désespérément la nuit, prisonnière d'une vision où se déforme le prisme du monde extérieur lorsque la fatigue accable l'œil qui lui reste. Jeune femme assoiffée de tendresse, éprise de passion et d'intensité, elle ne peut dire ce qui est brisé en elle, encore moins le livrer au premier venu. Le mandarin miraculeux de la légende chinoise qui lui est chère ne perd-il pas son invulnérabilité dès qu'il reçoit des marques d'affection ? Elle est condamnée à errer dans les ruelles de la ville où rôde le danger et écrit à en perdre haleine dans les cafés de Genève. C'est là que se croisent l'Istanbul de sa mémoire et la Genève de son exil, la passion perdue avec Sergio et l'absence irréversible, parce qu'«essayer de faire revivre un amour ancien» est «absurde et sans espoir». La narratrice déambule dans un entre-deux peuplé de miroirs, celui des rives du Léman où elle retrouve celles du Bosphore. L'impétuosité des rivières appartient à la passion passée ou relève de l'illusion et les rues ne la mettent en présence que de prédateurs. De son passé turc, elle garde le regret d'une jeunesse confisquée par les interdits et la tristesse qu'elle considère comme le signe de reconnaissance des femmes du Moyen-Orient. Les adolescentes de Genève s'épanouissent «comme des fleurs» et sont de petites déesses. Elle a conservé des hommes de son pays le souvenir «d'inexplicables humiliations, de menteurs, de brutes, de bûchers où l'on brûle les sorcières.» Michelle, le personnage de la fiction qu'elle écrit à longueur de nuit dans les cafés, est belle à en perdre le souffle. Pourtant le double qu'elle s'est inventé ne rencontrera à Genève que désastre et

- **Opérer sur le continu — De Marouane Ben Miled** : Histoire des mathématiques : l'apport des Arabes
- **Bonnes feuilles** : Bagdad, pôle d'attraction de tous les talents
- **Les dés de chagrin — Recueil de poèmes de Robert Fortin** : Une poésie pensive
- **Poètes azerbaïdjanais** : Khourchid-Banou Natavan : une vie brisée
- **Notre Librairie, revue des littératures du Sud, Histoire, vues littéraires, n°161 — Mars-mai 2006** : Un autre regard
- **Beaux-Arts magazine n° 261** : Douanier Rousseau : de Jarry à Apollinaire, tout le monde admire



destruction. La narratrice semble ainsi vouée à porter avec son œil malade le rêve d'une dualité à jamais blessée. Il se fait le sas d'une âme exilée sur terre, tandis qu'elle est un oiseau aux ailes rognées par la vie. On retrouve ici l'univers de la ville déjà cher à Asli Erdogan dans *La ville dont la cape est rouge* (Actes Sud, 2003), ainsi que le thème du double fictionnel présent aussi dans son roman précédent à travers Özgür et Ö, avec ce qui était une descente aux enfers marquée par le souvenir d'Orphée et d'Eurydice. Asli Erdogan est une des voix les plus prometteuses de la jeune littérature turque, récompensée l'année dernière en Turquie par un prix pour une prose poétique qui n'a pas encore été publiée en français. Orhan Pamuk a salué son extrême sensibilité et tout son talent. Le mandarin miraculeux compte en effet parmi ces textes qui sont une subtile écriture de l'émotion et de l'errance.

C.O.

Asli Erdogan, *Le Mandarin miraculeux*, traduit du turc par Jean Descat, 111 pages, Actes Sud, avril 2006, 13,80 euros.

Asli Erdogan, une écrivaine engagée et en quête de sens

Asli Erdogan est en résidence à la Maison des écrivains étrangers et des traducteurs jusqu'à la fin du mois. L'écrivaine turque connaît déjà Saint-Nazaire pour avoir participé aux rencontres littéraires Meeting en novembre dernier.

Aslı Erdogan aime les mots français. C'est ce qu'elle dit. Et quand elle parle tous ses muscles se contractent. Ses mains se crispent.

L'écrivaine-turque, en résidence à la maison des écrivains étrangers et des traducteurs (Meet) depuis le 15 février, reste dans ce nouveau port d'attache jusqu'à la fin du mois.

« J'ai beaucoup travaillé depuis que je suis arrivée en février ». Pour preuve, elle vient de finir le recueil de nouvelles poétiques sur lequel elle planche depuis deux ans.

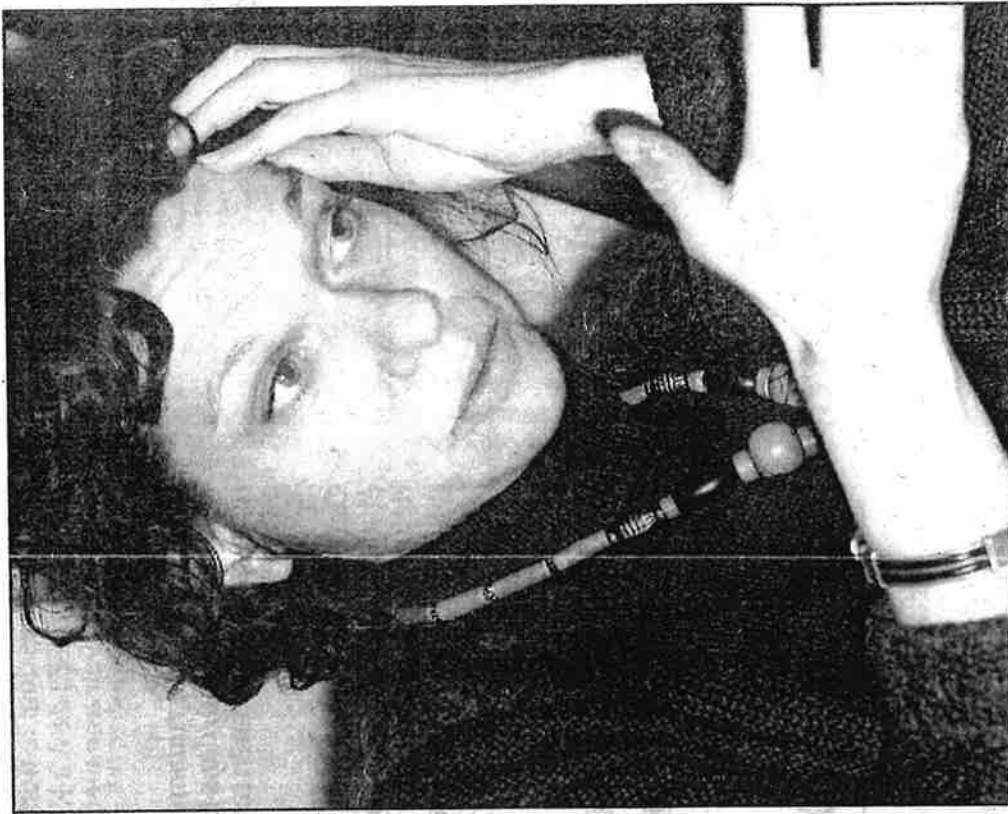
Dans le silence de la vie (*In the Silence of life*) : le titre du livre et de la première nouvelle. Dans ce dernier né, l'écrivaine turque se lance dans un discours métaphorique du désert pour aborder les thèmes de la vie et de la condition féminine. Ce recueil sera publié en Turquie. En France, cela est moins certain pour l'instant. Pourtant, la femme de 38 ans, qui a fêté son anniversaire à Saint-Nazaire début mars, n'est pas une inconnue des publications françaises. En 2003, l'éditeur Actes-Sud a édité le roman *La ville dont la cape est rouge* qui se passe à Rio de Janeiro où Asli a vécu

« J'écrivais la nuit »

L'écriture : « un besoin », « un exutoire », « un enfermement parfois ». Asli Erdogan écrit depuis toute jeune : « À dix ans, ma grand-mère a envoyé sans me le demander une de mes nouvelles qui a obtenu un prix ». Très en colère, la petite fille n'a repris la plume qu'à 22 ans. À l'époque, elle était physicienne. « Au centre européen de recherche nucléaire à Genève, je travaillais le jour sur ma thèse et la nuit j'écrivais, se souvient Asli. Je devenais folle ».

Prendre partie

Plusieurs fois, Asli Erdogan a fui son pays parce qu'elle se sentait opprimée : « parce que je suis une femme et maintenant parce qu'on me considère comme un écrivain dangereux ». A chaque fois, elle a décidé de retrouver la Turquie. Et elle prend partie : « Comme intellectuel, comme écrivain et comme citoyen, je dois me positionner ». C'est ce qu'elle a fait dans *The radical* un journal de gauche pour lequel elle écrivait : « On m'a engagé pour tenir une chronique littéraire. J'y ai abordé des sujets qui font mal comme la torture, le viol et le problème kurde ». Asli Erdogan a été récemment licenciée. Selon elle, à cause de cet engagement : « Seulement un mois après la parution de plusieurs ar-



Asli Erdogan connaît déjà Saint-Nazaire pour avoir participé aux rencontres littéraires Meeting en novembre dernier.

et les grèves de la faim qui s'y déroulaient ». Cette implication se retrouve également dans ces écrits comme dans *Allı*, une nouvelle où elle s'insurge contre le racisme. *Allı*, est un noir qui a été assassiné à cause

personne ne le croit, souligne Asli Erdogan. *Pourtant c'est vrai* ».

Nelly Routié

Asli Erdogan. Disponible en français : *La ville dont la cape est rouge*, roman, Actes Sud, 2003 ; *Allı* et *Conversation avec le spectre d'un ermite*.



à lire

«Des géraniums à la fenêtre»

Anne Dériaz nous avait raconté en 1998 sa rencontre avec Ella Maillart dans *Chère Ella*. Elle revient aujourd'hui sur l'aventure de sa vie avec *Des géraniums à la fenêtre*. Le mode adopté est



le roman. La voyageuse romande devient donc Pema la Tibétaine. Son itinéraire spirituel ne varie pas d'un iota pour autant. Un livre naïf, comme il existe de la peinture naïve. Métropolis, 121 pages. (ed)

«Le fils du lendemain»

Le narrateur roule vers la tombe de son père génétique. Son père officiel n'est pas le vrai. En chemin, l'homme peut faire son bilan jusqu'à ce qu'il croise l'autostoppeur Lear Raël. Là, les choses se



gâtent, autant sur le plan psychologique que narratif. L'ouvrage est écrit par un Bernard Jean fictif. Il s'agit du pseudonyme d'un romancier suisse. Lequel? Mystère. Il n'y a pourtant pas de honte à ça! Zoé, 118 pages. (ed)

«Le mandarin miraculeux»

Solitaire et borgne (donc clairvoyante), elle erre dans la nuit. Cette Turque exilée revit son passé faute d'avenir dans une Genève de fantaisie. Bien sûr riche, hostile et froide, la ville a subi d'étranges distorsions. Elle



a reçu un parc Calvin. On y égorge quotidiennement des prostituées noires. Enfin, le lecteur apprendra par Asli Erdogan que les Pâquis doivent leur nom aux immigrants pakistanais... Actes Sud, 113 p. (ed)

«Chère nuit gris-bleu»

Mort à 26 ans en 1947 après une vie affreuse de résistant de l'intérieur, Wolfgang Borchert reste «le» grand écrivain de l'Allemagne de 1945. La fameuse «année zéro». Il restait de lui des inédits en



français. Jean-Pierre Vallotton les a traduits. Il s'agit d'une prose brève et incantatoire sur fond de catastrophe absolue. La magie des mots est bien rendue. Le Rouergue-Chambon, 78 pages. (ed)



Bimestriel
T.M. : N.C.

☎ : 01 42 46 18 38
L.M. : N.C.

TRANSFUGE

MAI - JUIN 2006

Turquie

DEUX ROMANS QUI, CHACUN À SA MANIÈRE, TRAITENT DU RAPPORT DE LA TURQUIE À L'OCCIDENT ET À LA MODERNITÉ. ET DE LA PLACE DES FEMMES AUJOURD'HUI.

PAR MAZARINE PINGEOT



► **PLUIE D'ÉTÉ**
AHMET HAMDİ TANPINAR
traduit du turc
par Haldun Bayrı.
Actes Sud - 112 p. - 12,90 €

ISTANBUL, 1942. Sabri est resté seul pour écrire le livre qu'il ne parvient pas à mener à terme, tandis que sa femme a emmené ses deux enfants chez son père. C'est une

nuit d'été. Il pleut à verse. Au fond du jardin apparaît une femme, trempée, qu'il invite à se réchauffer chez lui. Dans l'armoire de son épouse, elle choisit la plus belle robe, pendant que ses vêtements sèchent. Ses propos sont aussi décousus qu'étranges, mais non dénués d'un charme qui met peu à peu à mal les certitudes du mari fidèle. Cette femme semble connaître les lieux, du moins entretient-elle un lien invisible et tacite qui laisse à distance l'hôte de la maison. Intrigué, il lui propose de la revoir, le remords et le désir se mêlant déjà... Sabri a pris l'habitude de converser avec deux imaginaires acolytes, Karagueuz

et Khadjivad, les principaux personnages du théâtre d'ombres traditionnel turc. Dialogue silencieux permanent entre les diverses parties de sa conscience. Et celles-ci ne le laissent pas tranquille depuis que cette apparition, mi-fantôme, mi-femme fatale est entrée dans sa vie.

Elle réapparaît au bout de quelques jours, pour lui consacrer une journée entière, laissant apparaître l'un après l'autre ses divers visages, petite fille, personnage de tragédie, folle peut-être. Sabri, que rien ne prédispose aux écarts de conduite, aimant sa femme, responsable auprès de ses enfants, se laisse pourtant séduire, dérouter, inquiéter

dans ses certitudes. Au fur et à mesure que le jour baisse, la peur s'empare de la femme. Et les souvenirs resurgissent... La rencontre, d'un homme et d'une femme, d'un passé et d'un présent, cet instant de la coïncidence, est dans ce roman fugace et fulgurante, esquissée et profonde, semant le trouble chez des personnages qui par elle se révèlent, en restant semblables à eux-mêmes. Ce petit roman qui pourrait être une nouvelle, mêle à la réminiscence d'un passé flamboyant, un tableau plus moderne d'une Turquie occidentalisée. Ahmet Hamdi Tanpinar, l'un des grands auteurs turcs, l'a écrit en 1956, sept ans avant sa mort. ●



► **LE MANDARIN MIRACULEUX**
ASLI ERDOĞAN
traduit du turc par Jean Descat.
Actes Sud - 112 p. - 13,80 €

UNE jeune femme erre dans les rues de Genève, la nuit. Il lui manque un œil. Elle est turque, mais surtout apatride. Après avoir fui

les interdits et violences dont fut faite sa jeunesse, elle découvre la solitude de l'immigrée, de la femme orientale et mutilée, de l'amante éconduite. Son amant, Sergio, avec qui la ville était devenue un asile, l'a abandonnée. Elle n'a rien fait pour le retenir, par fierté, par peur aussi de s'abandonner, de donner et de perdre. Sans doute a-t-elle vécu là-bas une expérience qui lui a rendu l'amour dangereux. Aussi a-t-elle vainement cultivé l'insensibilité, à tel point que le bonheur menacerait sa tranquillité « *la tendresse, dit-elle, brise parfois ceux qui en ont le plus besoin* ». Mais, attachée à l'indépen-

dance conquise durant ses jeunes années par le refus des règles imposées aux femmes de son pays, elle a cette lucidité : « *Je suis incapable de dessiner la frontière qui sépare le désir de protéger de celui de régner* ». Elle se méfie des hommes.

Et promène sa douleur et ses désillusions dans les rues mal famées de la propre Genève. Ce quartier d'immigrés où la vie et la misère la renvoient à ses propres échecs. Le souvenir du Bosphore s'invite souvent dans ses escapades nocturnes. Elle n'est plus que nostalgie, un œil perdu comme une patrie, un œil ouvert sur l'obscurité. « *L'amour a un*

œil de trop », dit-elle. Régulièrement, elle s'arrête dans les cafés pour écrire et s'invente un double en tout différent, inspiré d'une superbe et étrange femme croisée dans un restaurant. Mais même ce double fictif sera rattrapé par la réalité, toujours brutale. La jeune Turque a fait de sa peur un mode de vie, faisant peur à son tour, à ceux que la différence menace, exhibant son œil bandé pour fortifier sa solitude.

Asli Erdogan, dans ce récit poétique, où la mélancolie joue le rôle du tragique, dépeint en impressionniste la détresse de l'immigré, étranger à lui-même où qu'il soit. ●



Le mandarin miraculeux

Asli Erdogan

Une jeune étrangère marche dans l'obscurité. Sur les rives du lac Léman, elle se met en danger, dans les ruelles escarpées de Genève, les endroits malfamés... Depuis le départ de son amant, elle écrit le soir dans les cafés. Dans ces lieux trop éclairés, enfumés, parfois accueillants, elle fait le constat d'une jeunesse gaspillée, s'invente un double fictionnel, une femme belle et capable d'aimer. Puis elle repart dans l'ombre.

Actes Sud





Asli Erdogan

Le Mandarin miraculeux

Trad. de Jean Descat

Actes Sud, 110 p.



Une femme, turque, sillonne Genève, tel un spectre, la nuit venue. Elle dissimule autant qu'elle peut le man-

que d'un œil. Femme et borgne. Doublement à la marge, ombre parmi les ombres. Dans *Le Mandarin miraculeux* (*Mucizevi Mandarin*), la romancière Asli Erdogan fait de l'effroi le lot de cette femme blessée. Etrangère en Turquie, en Europe, à elle-même surtout, elle hante ce récit à cran et étrange, lui aussi. Ce personnage douloureux qui promène sa noirceur dans le quartier des banques, désert et froid, a connu une flambée des sens et des sentiments avec Sergio. La femme fantomatique reprend vie par le rappel de cette histoire d'amour dans le quartier de la Jonction, entre Arve et Rhône. Et Genève de s'allumer, tous lampions dehors; de se draper des sons et des odeurs d'une ville du Sud. Qu'est-ce que l'intimité? Jusqu'où peut-on laisser l'autre pénétrer ses souvenirs et découvrir ses plaies profondes? Vulnérable est celui qui s'ouvre aux sentiments, telle est la morale du conte chinois qui donne son titre au roman et qui divise le texte en deux. Au cœur de la nuit, la silhouette a repris ses déambulations. La lune se lève.

Lisbeth Koutchoumoff

Photo de groupe avec migrant: Asli Erdogan

L'œil noir de la mélancolie

A l'heure où l'Europe s'interroge sur ses frontières de demain, nous proposons cet été un périple en zigzag sillonnant le continent littéraire de l'année 2006, un périple où l'effet de travelling se double d'un effet de loupe. Première étape du parcours: Istanbul-Genève, en compagnie de la romancière turque Asli Erdogan.

CORINA CIOCĂRLIE-MERSCH

En mai 2005, le magazine *Lire* publiait un dossier intitulé 50 écrivains pour demain avec, comme mot d'ordre, le refus de «se laisser happer par la tentation nationaliste» et la capacité des auteurs de «métamorphoser leur monde en lui appliquant les expériences glanées dans les pays qu'ils ont traversés».

Résultat de l'enquête? Au-delà du tribut inévitable payé aux vedettes – Adam Thirlwell pour l'Angleterre, Juan Manuel de Prada pour l'Espagne, Rick Moody, Jonathan Safran Foer ou Jeffrey Eugenides pour les Etats-Unis –, on faisait la part belle à cette nouvelle littérature du «métissage» qui commence à s'écrire au féminin, grâce à une Alona Kimhi, Israélienne d'origine ukrainienne, ou à une Marica Bodrozic, «Allemande» venue des Balkans.

Quand on se met à rechercher des livres qui soient «des passeports pour l'Ailleurs, le passé, le présent ou le futur», côté Turquie, on tombe assez logiquement sur Asli Erdogan – auteur déjà remar-

quée d'un roman erratique intitulé *La Ville dont la cape est rouge* (Actes Sud, 2003). Née en 1967 à Istanbul, cette diplômée de physique quantique a vécu au Brésil, puis a beaucoup voyagé à travers l'Europe, avant de rentrer au pays pour se consacrer à la recherche et à l'écriture. Ses personnages sont des doubles qui, à force de dériver au gré des latitudes, finissent par être des étrangers partout. Brésilienne à Istanbul, Turque à Rio, Asli Erdogan ne cesse de débarquer dans des endroits où personne ne l'attend, posant partout sa frustration et sa fierté de femme née dans un pays d'hommes.

HÉROÏNE

DE ROMAN

Avec *Le Mandarin miraculeux*, celle qui prend la parole – pour un long monologue qui tient autant du roman noir que de la fable ou de la prose poétique – joue, avec beaucoup d'aplomb, le rôle de la ténébreuse, la veuve, l'inconsolée, la princesse du Bosphore à la tour abolie. «A la pâle lumière des réverbères, une femme de trente ans à peine, mais accablée, un peu mystérieuse, un peu tragique. Bref, une héroïne de roman.» Nous sommes à Genève, endroit rêvé pour vagabonder au hasard des rues – en guise d'hommage, plus ou moins ironique, à Jean-Jacques Rousseau: «Avant tout, cette ville est sûre jusqu'à l'ennui. Là où, depuis des siècles, les banques sont à la source des richesses, un oiseau ne peut pas s'envoler sans que la police en soit informée.»

Lors de ses premières nuits dans la cité suisse, la promeneuse solitaire découvre, émerveillée, des filles de quatorze ans qui, dans les

bars ou les discothèques, dansent, éclatent de rire, embrassent les garçons – bref, n'oublient pas qu'elles sont déjà «de petites déesses». Par ricochet, surgissent alors dans ses souvenirs entremêlés et douloureux – qui sont le lot du migrant en général, d'une femme turque en particulier – d'inexplicables humiliations et d'absurdes bûchers où l'on brûle les sorcières.

Au cœur de l'Europe, cette femme sans nom détecte au premier coup d'œil ses consœurs venues du Moyen-Orient: un regard apeuré et un orgueil «bardé de blessures comme Raspoutine» semblent leur conférer comme un air de famille. «La Turquie m'a volé mon adolescence et aucun pays ne pourra me la rendre.» L'équation serait, évidemment, trop facile si, de l'autre côté de cette scène de théâtre qu'est le bord du lac Léman, il n'y avait pas des dizaines de figurants souriants, abordables, aseptisés, standardisés, qui s'empres- sent de mettre de la raison dans leur soif de vivre...

UN SEUL REGARD

En fait, elle n'a que vingt-sept ans, l'énigmatique étrangère qui arpente, avec son œil bandé, les ruelles escarpées de cette ville labyrinthique du Vieux Continent. Vingt-sept ans et déjà l'air du spectre «d'une femme morte au siècle dernier». Si les gens reculent lorsqu'ils la croisent, c'est qu'ils la prennent pour une créature maléfique venue les punir de leurs péchés passés ou à venir. «Je suis le fantôme noir de la solitude. Privée de regard. Dotée d'un seul regard.»

Quoi qu'il en soit, avertit Asli Erdogan, une ville – même la plus morne, la plus artificielle – commence à vivre dès l'instant que s'y trouve quelqu'un que l'on aime. Si l'héroïne du *Mandarin miraculeux* est borgne, c'est sans doute aussi parce que «l'amour a un œil de trop», comme le dit le *Mahâbhârata*. Un jour, un homme – un Espagnol «avec un peu de sang arabe» rencontré à Genève – lui avait semblé être le nombril qui la reliait au monde, aujourd'hui son souvenir s'est transformé en plaie béante. Désirée, puis abandonnée par le beau Sergio, la jeune femme regrette d'avoir laissé une porte ouverte à la passion qui ravive les blessures les plus profondes et menace de vous anéantir, à l'instar du mandarin de la légende chinoise.

Creux opaque d'un lointain âge de l'innocence, l'orbite sans regard témoigne du désir sans objet, des miroirs sans tain et sans reflet qui nous restent en partage. Des bords du Bosphore aux quais du Léman, la migrante promène son désespoir lucide, sachant que seule l'écriture pourra la sauver de ce va-et-vient perpétuel. «Mes deux moi désespérés, cachés l'un dans le passé, l'autre dans l'avenir, doivent rester en suspens, je dois rester immobile, les yeux clos, au-dessus du fleuve. Le temps se fige, en un instant, l'univers est lavé, je vais pouvoir ensuite repartir à zéro.» C'est l'heure des somnambules, la nuit se dissipe et l'aube s'annonce, timidement mais sereinement, comme pour rappeler qu'au pays des aveugles, le borgne reste roi.

* Asli Erdogan, «Le Mandarin miraculeux». Traduit du turc par Jean Descat, Actes Sud, 2006. 111 pages, 13,80 euros.